

a dit de vous, conservateurs de Québec, dans son numéro du 22 mai, en rapport avec ce projet inique que nous étudions actuellement. Tout le monde sait que l'*Événement* est un grand quotidien conservateur, fidèle au parti ministériel, fidèle aux conservateurs d'Ottawa. Dans son numéro du 22 mai, ce journal déclare, ni moins ni plus, que les conservateurs de Québec qui avisent le très honorable premier ministre (M. Bennett) sont des fous. Ils ont même employé un langage qui n'est pas parlementaire; ils se sont servis d'un langage que je serais obligé de rétracter si je l'employais à la Chambre des communes.

M. le PRESIDENT (texte): L'honorable député ne l'emploie pas, mais il le côtoie.

L'hon. M. DUPRE (texte): Il ne reste pas grand'chose après cela!

M. FERLAND (texte): Ils ont dit, entre autres choses, que les aviseurs canadiens-français du premier ministre sont de braves gens, si l'on veut, mais ne sont pas très intelligents.

M. FAFARD (texte): Ce ne sont pas des avisos!

L'hon. M. DUPRE (texte): Heureusement qu'ils sont braves gens.

M. POULIOT (texte): Mais ils ne sont pas des gens braves.

M. FERLAND (texte): Protestez donc contre les insultes de l'*Événement*, ne vous laissez pas dire des choses aussi crues que celles-là! En face de ces attaques, défendez-vous! Si vous n'avez pas le courage quand il s'agit de vous présenter devant ceux qui vous ont élus, ayez au moins du courage pour défendre les droits de votre race.

M. le PRESIDENT (texte): A l'ordre! L'honorable député ne doit pas s'adresser à ses collègues. S'il a des commentaires durs à faire, qu'il me les adresse.

M. DUPUIS (texte): Le *Soleil* en a dit moins que l'*Événement*.

M. FERLAND (texte): Monsieur le président, je m'adressais à mon pays par-dessus votre tête. Mes savants collègues de la droite ont peut-être cru que c'était à eux que je m'adressais. Je m'adressai à eux tout à l'heure dans un autre langage; je serai courtois et poli.

L'hon. M. DUPRE (texte): Une chose certaine, c'est que l'honorable député ne s'est pas adressé de la sorte à son pair.

M. POULIOT (texte): Nous ne sommes pas de la même famille!

M. FERLAND (texte): Il ne faut pas oublier que ce n'est pas mon père dans l'ordre naturel des choses. C'est un charmant garçon,

[M. Ferland.]

naturellement, qui me fait beaucoup d'honneur en pairant avec moi.

Nos amis en général,—ne nommons personne, puisque je dois m'adresser à vous, monsieur le président,—nos amis ont voulu, par le remaniement de la carte électorale, se tailler des petits comtés qu'ils croyaient assurés, qu'ils croyaient "bleus", certains. Ils ont voulu se créer des comtés—je pourrais dire—permanents, immortels. On dirait que, s'inspirant de nos traditions ancestrales, ils ont voulu imiter nos anciens Canadiens qui, dans les contrats de mariage, donnaient toujours à leur fille "une vache immortelle et un cochon raisonnable." Je vois bien vos efforts d'accoucher d'une vache immortelle, mais je trouve votre cochon pas raisonnable.

M. POULIOT (texte): Très bien! très bien!

M. FERLAND (texte): Monsieur le président, ce qu'il y a de pire dans ce projet-là n'est pas le fait que l'on a agrandi mon comté, que l'on m'a créé un diocèse, ce n'est pas le fait que quelques-uns de mes amis auront beaucoup plus de travail et d'électeurs,—nous ne craignons pas les électeurs, plus nous en avons, plus nous sommes contents,—c'est que même les journaux conservateurs, comme la *Gazette*, de Montréal, les journaux indépendants, comme le *Devoir*, l'*Action populaire*, l'*Événement*, ont trouvé que nous, Canadiens français, devons être éternellement les dindons de la farce; c'est cela que je n'aime pas.

Monsieur le président, ce qui caractérise vos honorables amis de la droite c'est évidemment la peur. La peur, dit-on, est le commencement de la sagesse, et ils trouvent sage de saisir l'occasion de se débarrasser dans plusieurs comtés d'une quantité considérable des électeurs qui les ont élus. Ils ont tous peur. Dans chacun des nouveaux comtés qu'ils ont rapetissés, ils ont enlevé une partie des électeurs parce qu'ils les croyaient libéraux.

M. POULIOT (texte): Ils ont la colique.

M. FERLAND (texte): Je suis certain que c'est parce qu'ils ont peur. Ainsi l'honorable député de Champlain, qui m'interrompait tout à l'heure, peut avoir raison d'avoir peur. Pourtant c'est un brave garçon.

M. DUMAINE (texte): Il n'est pas bien brave.

M. FERLAND (texte): Il n'a pas eu autant d'occasions que nos ministres de distribuer les faveurs politiques. Mais, quant à nos ministres canadiens-français, n'est-il pas étonnant de voir comme ils ont peur, comme ils sont effrayés, malgré qu'ils aient donné des positions, remplacé des maîtres de poste, dépensé peut-être des centaines de milliers de dollars pour tenir des enquêtes et effectuer des rema-